Ami du Clergé du 7 octobre 1954

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — LI. 18e Dimanche après la Pentecôte : Dieu dirige nos cœurs, 329. — LII. 19e Dimanche : Les obstacles au service de Dieu, 330.
Causeries missionnaires. — II. Science et technique missionnaire, 331. — III. Urgence de l'apostolat missionnaire, 333. — IV. Au secours des Missions, 335.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

LI

18e Dimanche après la Pentecôte

DIEU DIRIGE NOS CŒURS

Que votre action bienveillante dirige nos cœurs, car nous ne pouvons vous plaire sans vous.

En bref : **Seigneur, dirigez nos cœurs.**

Le temps après la Pentecôte figure notre marche vers le ciel. C'est pourquoi l'Eglise implore l'aide de Dieu sans laquelle notre effort serait inefficace, faute d'être adapté. Rappelons quelques-unes de ces prières, si éloquentes.

Les uns réclament instamment la **protection divine pour l'Eglise** : « Que votre Eglise soit par vous préservée des fautes qui la menacent » (14e dimanche), « **gouvernée** par votre grâce » (15e dim.). Les autres, les plus nombreuses, demandent pour **chacun de nous** une direction efficace : « Donnez-nous l'amour de ce que vous commandez, l'espoir de ce que vous promettez, afin que nos cœurs se fixent au pays de la vraie joie » (4e) ; « répandez votre amour dans nos cœurs » (5e) ; « donnez-nous la droiture dans la pensée et dans l'action » (8e) ; « accordez-nous la foi, l'espérance et la charité pour observer vos commandements » (13e).

Cette insistance nous fait sentir à quel point notre vie est suspendue à l'action de Dieu. Elle nous est indispensable pour gagner le ciel. Aujourd'hui encore notre collecte nous rappelle la nécessité de cette intervention divine. Pour une méditation suggestive considérons ces deux mots, si riches de sens : « **dirigez nos cœurs** ».

I. — *Dieu scrute les cœurs*

Dans l'ensemble de la Bible il est un mot qui revient sans cesse, c'est le mot : « cœur ». Pour le sémite, le cœur est le siège, non seulement des sentiments, mais des pensées et des décisions volontaires ; autrement dit, il représente notre personne même, en ce qu'elle a d'essentiel.

Ecoutez la belle leçon de David à tout le peuple et plus spécialement à Salomon, son successeur présomptif : « Mon fils, connais le Dieu de ton père et sers-le d'un **cœur** loyal et d'une âme dévouée, car il sonde tous les **cœurs** et pénètre tous les desseins de l'esprit » (I Chron., 28, 9).

Même expression sur les lèvres de Jérémie, quand, menacé par ses compatriotes d'Anathot, il en appelle au Seigneur : « Seigneur des armées, vous êtes un juste juge, qui sondez les reins et les **cœurs** ». (Jér., XI, 20). Lui seul pénètre dans l'âme du prophète et de ses ennemis, pour y lire leurs intentions.

Lisons surtout ce psaume unique où s'affirme en des termes si nets et si poétiques, une des vérités fondamentales : science infinie et la présence universelle du Seigneur (Ps. 138). « Seigneur, dit le psalmiste (nous résumons), tu me sondes et me connais, que je sois près ou loin, assis ou debout, dans la clarté du jour comme dans les ténèbres de la nuit, au plus haut du ciel comme dans les profondeurs du séjour des morts. Pas un de mes mouvements ne t'échappe, depuis le jour où tu me formas dans le sein de ma mère ». Aussi s'abandonne-t-il entièrement à la science merveilleuse et à la providence toute sainte du Seigneur :

> Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur ;
> Eprouve-moi et connais mes pensées.
> Regarde si je suis dans une voie funeste,
> Et conduis-moi dans la voie éternelle.

« Nous ne pouvons vivre sans vous, ô mon Dieu » ; c'est vrai, déjà, en ce sens qu' « en lui nous avons la vie, le mouvement, l'être même ». Mais c'est plus vrai encore en cet autre sens : rien de notre être, de nos pensées, de nos mouments n'échappe à son regard pénétrant.

Mais c'est aussi un regard bienveillant. Il « **veille** » sur nous. Il pourvoit à tous nos besoins. Nous sommes dans sa main. Et s'il est un secours que nous puissions attendre de lui, c'est surtout celui qui doit « nous conduire dans la voie éternelle ».

II. — *Dieu agit sur nos cœurs*

1. — **Dans l'Ancien Testament.** Nous savons que Dieu dirige de haut aussi bien la marche de l'histoire que le cours des astres. Mais s'il agit sur les événements, c'est par l'intermédiaire des hommes. Ils croient agir par eux-mêmes. En réalité, c'est Dieu qui meut leurs « cœurs ». Il sait, comme le rappelle Bossuet, « donner aux princes de grandes et de terribles leçons ».

Voyez le Pharaon. Pour vaincre son « cœur », Iahvé multiplie les prodiges. Mais ce cœur, le Seigneur, qui ne violente jamais les libertés, l'a « laissé s'endurcir ». La délivrance d'Israël n'en sera pas moins assurée. Vaincu par l'extermination des premiers-nés d'Egypte, le Pharaon a d'abord laissé partir le peuple de Dieu. Puis, il s'est ressaisi et les a poursuivis. Mais Dieu a, une fois de plus, « endurci le cœur des Egyptiens ». Ils ont poursuivi les Israélites, et couru ainsi à leur perte, pour le salut des fuyards, pour la gloire de leur Dieu (Ex., VI, 19).

Inversement, voyez Assuérus. Esther, au moment de comparaître devant le cruel potentat, prie le Seigneur de « mettre sur ses lèvres des paroles prudentes » et de faire passer « le cœur » du roi à la haine de cet Aman qui s'acharnait à la perte des Juifs (Esth., XIV, 13). Dieu l'exauça, changea en douceur le « cœur » du roi, qui rassura Esther et se laissa gagner à la cause des Juifs.

Cet archange qui guide le jeune Tobie et lui révèle les exigences d'une chasteté dans le mariage qui est un avant-goût de la vertu chrétienne, ne représente-t-il pas de la manière la plus ravissante l'action de Dieu dans les cœurs purs ? (cf. Tob., VI, 18 sq.).

C'est cette docilité qui s'exprime dans ce beau psaume 118 :

> Je m'attache à vos ordres, Seigneur,
> ne permettez pas que je sois déçu.

Je veux mourir dans la voie de vos commande-
[ments.
Car c'est vous qui dilatez *mon cœur* (xv, 31, 32).

Nous découvrons, en ces quatre vers, les deux faces de la question si délicate de la coopération de l'homme avec Dieu. La volonté de la créature se soumet librement à la volonté divine. Mais la grâce, pénétrant dans ce cœur le dilate, c.-à-d. confirme et soutient sa bonne volonté.

La crainte, comme l'amour, est une motion de Dieu : « Dieu, dit Job, a fait fondre mon **cœur**, le Tout-Puissant le remplit d'effroi » (Job, **XXIII**, 16).

Il appartient à Dieu de faire naître en notre âme cette crainte révérentielle en intensifiant le sentiment de la divine présence, pour compenser les mouvements violents de la passion.

Citons encore le mot délicieux prêté à Dieu par le prophète Osée (II, 14). Pour reconquérir Israël, qui est son épouse infidèle, le Seigneur déclare : « Je vais l'attirer au désert et parler **à son cœur** ». Ainsi Dieu traite-t-il nos infidélités. Il fait le vide en nous (et parfois par de rudes épreuves afin de « parler à notre cœur ». Que de fois le prêtre chargé de notre âme pourrait-il nous presser de n'être pas sourd à la voix divine : « Ah ! si vous pouviez entendre sa voix ! n'endurcissez pas votre cœur » (Ps., **XCIV**, 8).

2. — **Nouveau Testament.** Il a dit le dernier mot sur la question. « Dieu, dit-il aux pharisiens qui se faisaient passer pour justes aux yeux des hommes, Dieu connaît votre cœur et ce qui est élevé aux yeux des hommes (= votre haute réputation) n'est qu'objet de dégoût aux yeux de Dieu » (Luc, XVI, 14).

C'est que c'est l'intention qui confère à l'acte sa valeur et son mérite. C'est donc « le cœur », où l'acte s'élabore, qui donne la mesure exacte de nos actions. « La bouche, dit-il aux pharisiens, parle du « trop-plein du cœur ». L'homme de bien, tire de son trésor de bien, (c.-à-d. s'inspire habituellement de ses désirs qui sont droits, de ses intentions qui sont vertueuses.) L'homme mauvais, de son trésor de mal, en tire de mauvaises (Mat., XII, 34). Un mot suffira à trahir des pensées, des convoitises inavouables.

Allons plus loin. Ce qui communique à nos actions leur caractère moral, c'est l'**intention,** cette volonté bien arrêtée ou de satisfaire nos désirs mauvais ou de les sacrifier à la loi de Dieu. Si la convoitise est consentie, le péché est déjà commis. « C'est du cœur que sortent pensées perverses, meurtres, adultères, fornications, vols, faux témoignages, diffamations » (Mat., XV, 18).

Que de fois, comme les pharisiens, nous promenons sous les dehors de l'honnêteté des âmes mortes, corrompues, malodorantes comme la pourriture du tombeau. Les hommes nous jugent d'après les apparences : Dieu, par l'intérieur, qui ne saurait lui échapper. « Deus autem intuetur cor ».

* *

Ainsi, c'est notre cœur qui décide de la valeur de toutes nos actions, du mérite de toute notre vie. Et comme ce mérite qui, en définitive, n'est autre que la valeur d'amour de nos actions, dépend étroitement de Dieu, qui proportionne notre effort à son dessein sur nous, et qui nous dispose à produire librement des fruits divins, c'est donc à lui que nous devons demander de **disposer nos cœurs** par la motion de la grâce. Ainsi rejoignons-nous l'éternelle leçon de nos collectes : Rien sans Dieu. La vie méritoire du ciel est une incessante et libre collaboration avec Dieu.

LII

19e Dimanche après la Pentecôte

LES OBSTACLES AU SERVICE DE DIEU

Dieu tout-puissant et miséricordieux,
ayez la bonté d'écarter de nous tous les obstacles,
afin que, le corps et l'âme dégagés,
nous puissions vous servir en toute liberté d'esprit.

En bref : **Ecartez de notre chemin les obstacles à votre service.**

Comme nous le rappelle l'évangile que vous venez d'entendre, nous sommes tous des mendiants, appelés miséricordieusement à nous asseoir au festin des noces que le Fils du Roi, le Christ, célèbre éternellement dans la joie du ciel. Tous les problèmes de notre vie se réduisent donc à un seul, « l'unique nécessaire », que Jésus prêche à Marthe : dégager la voie qui nous conduit à ce festin, servir Dieu en toute liberté d'esprit et de corps.

Mais comment nous assurer sans Dieu cette liberté ? Nous ne mesurons que trop le nombre, le poids des obstacles qui paralysent nos efforts. Voilà pourquoi l'Eglise demande au Dieu qui unit en son infinie perfection la puissance à la bonté de nous dégager corps et âme.

Assurément, il le fera, comme il a fait pour le paralytique (Evang. du 18e Dimanche). Il le fera, comme le déclarent l'Introït et l'Offertoire d'aujourd'hui, dans tous les cas où « nous crierons vers lui du sein de la tribulation ». Pour bien comprendre notre Collecte, il nous faut donc envisager les principales tribulations matérielles et morales qui nous paralysent. Puis juger ces obstacles à la lumière de la foi, afin de bien savoir ce que nous devons attendre de Dieu et ce qui nous revient à nous-même dans cet effort de dégagement et de libération.

I. — *Les obstacles au service de Dieu*

Léon XIII rappelle, après S. Thomas, qu'il faut un minimum de bien-être pour pratiquer la vertu. A part l'héroïque exception de certains saints, qui ont puisé dans les pires épreuves la matière et l'excitant de leur sainteté, nous en sommes tous là. Il est des situations, il est des maux physiques ou moraux qui, vraiment, paralysent notre effort, parce qu'ils sont au-dessus de nos forces. Dans une époque où tant d'hommes sont sous le pressoir des pires souffrances, il n'est pas inutile d'en esquisser un sobre tableau.

— a) **Obstacles physiques.** Comment les **sans-logis,** qui s'entassent dans des taudis sordides, ou couchent à la belle étoile par les hivers les plus rigoureux, peuvent-ils avoir l'esprit assez libre pour prier Dieu, ou pour élever chrétiennement leurs enfants ? Demandez-le à l'abbé Pierre...

Quelle piété reste possible pour les **victimes du tremblement de terre** d'Orléansville ? ne sont-ils pas plus près du blasphème ou tout au moins d'un doute bien douloureux, devant les ruines de leur ville ou de leurs douars,

N'y a-t-il pas quelque chose d'accablant dans cette multiplicité des fléaux naturels en cette année ? Inondations, typhons. Et que peut-il rester de sentiment humain dans les millions d'hommes, en Asie ou en Afrique, qui sont si cruellement sous-alimentés ? A Calcutta, c'est par tombereaux entiers que, chaque matin, le service de la voirie ramasse les cadavres des indiens **morts de faim.**

— b) **Obstacles moraux.** Comme si ce n'était pas assez de ces catastrophes, l'égoïsme ou la cruauté des hommes s'acharnent, plus ou moins consciem-

ment, à rendre impossible, pour des millions de leurs frères, un minimum de vie vraiment humaine. Car, si le blé ou le riz font défaut en certaines régions du globe, en d'autres régions, on brûle l'excédent des récoltes. Et cela crie vengeance au Ciel.

Inutile, d'autre part, de revenir une fois de plus sur ces « **personnes déplacées** », victimes des jeux cruels de la politique, ni sur la sauvagerie, d'hier et d'aujourd'hui, dans les camps de concentration.

Mais il est au moins un fait qu'il faut relever aujourd'hui : cet exode des populations chrétiennes d'Indochine, qui, plutôt que de subir la persécution communiste, abandonnent meubles. maisons, rizières pour se réfugier au sud du 17e parallèle, où, du moins, leur foi sera sauve. « Connaissez-vous, écrit de là-bas un délégué du Secours Catholique, beaucoup de chrétiens prêts à abandonner leur champ, leur maison, tout ce qu'ils possèdent pour pouvoir continuer à vivre en chrétiens, pour que leurs enfants puissent, eux aussi, être élevés dans l'amour du Christ ? »

Que dire de nos pays « civilisés » ? Est-il pire obstacle à la foi et à la vertu que l'atmosphère où nous sommes plongés en France... et en Europe ? La jeunesse est menacée par des fléaux pires que typhons ou tremblements de terre. Car c'est son âme qui est en proie aux forces de destruction : l'alcoolisme et ses tares, l'immoralité qui s'étale dans la Presse, le Cinéma, la Radio.

II. — *Comment les juger et les vaincre*

Nous devrions dire plutôt : qui jugent ces événements ? Dieu, ou l'homme ? C'est si facile de s'en prendre à notre Père du Ciel ! Mais pour un séisme, pour une inondation qui nous frappent précisément par leur rareté, que de prodiges opérés par la Providence pour mettre à notre service les forces naturelles ! Cela nous semble un dû, dont nous n'avons pas à remercier Dieu. Est-ce juste ? Quand nous aurons assez loué la Providence, dont nous sommes, au cours de toute notre vie, les bénéficiaires, nous pourrons poser loyalement la question : comment les fléaux peuvent-ils bien rentrer dans cet ordre universel, dont les manifestations sont si éclatantes ? — La réponse est simple. D'abord, en notre ignorance, nous devons penser que, sans doute, ces désordres sont une rançon de l'ordre physique dont nous sommes les bénéficiaires ingrats.

Ensuite, ne voyez-vous pas quel bien supérieur compense ces maux ? Le désastre provoque à travers tout le globe des mouvements de sympathie, des efforts d'entr'aide, qui attestent à quel point a gagné le **sens de la fraternité humaine.** Si, partout où le mal sévit ou menace, les hommes, unis dans la même fraternité, mettaient en commun les ressources toujours accrues de leur science, la souffrance diminuerait sensiblement en notre pauvre vallée de larmes et il serait plus facile à tous, quelle que soit leur croyance, de pratiquer la religion, ou du moins la vertu.

Ainsi, Dieu a fait de nous **ses collaborateurs,** en quelque sorte des **relais de sa providence.** Que sa créature ne fasse pas moins bien son métier que le Créateur et le mal, j'entends le mal physique, reculera devant la marche triomphante de la charité fraternelle, armée de tous les progrès de la technique.

Il reste un dernier obstacle dont l'homme seul endosse la responsabilité : **le péché.** Les autres ne sont pas, du moins par eux-mêmes, invincibles. Ils ne nous détournent pas fatalement de notre fin dernière, le « Banquet des Noces ». Tous, mendiants que nous sommes, le Roi nous y convie. Tous, nous pouvons nous y asseoir un jour. Mais à la condition formelle d'avoir la « robe nuptiale », c.-à-d. d'être revêtus de Jésus-Christ. Et cette robe, rien ne l'orne d'une manière plus éclatante que la souffrance acceptée, offerte, comme un témoignage de notre amour docile envers le Père des Cieux.

Par contre, si vous abordez la salle des noces sans cette robe, si la mort vous jette nus devant le Roi, vous savez ce qui vous attend : « Liez les mains et les pieds de cet indigne invité et le jetez dans les ténèbres du dehors. Là, on entendra des pleurs et des grincements de dent... » Voilà la sentence sans appel, qui enregistrera le désastre d'une vie manquée.

* *

Concluons donc que nous sommes loin d'être désarmés devant l'épreuve. Aucune calamité, si nous le voulons, n'est capable de nous fermer la porte du ciel. Au contraire. Car Dieu proportionne toujours son secours à nos besoins. Pourvu qu'au dernier jour nous soyons reçus au festin des noces, **rien,** dans notre pèlerinage terrestre, **n'est vraiment un mal irréparable.** Vous avez, dites-vous, tout perdu ? Si votre âme vous reste, et Dieu pour la soutenir dans l'épreuve, rien n'est perdu. Nous restons aiguillés vers Dieu, souverain bonheur. Mais si nous laissons le péché nous paralyser nul ne peut nous rendre le mouvement qui sauve, si ce n'est celui qui a dégagé le paralytique de ses liens. Mais alors, il sera trop tard...

Ajoutons qu'ordinairement Dieu ne nous accule pas à l'héroïsme. S'il nous laisse mordre par la souffrance, c'est que, tout Dieu qu'il est, il juge qu'il n'est pas possible de faire autrement. Pourtant, dans bien des cas, que lui seul connaît il y a place pour une prière efficace. Si nous avions mieux prié et plus nombreux !... Dieu lui-même est intéressé par l'amour infini qu'il nous porte, à ce que notre vie n'affronte pas trop d'orages. S'il dépend de lui, en dernier ressort, que la nature soit plus clémente ou notre situation plus favorable, il dépend de nous que sa Toute-Puissance soit dégagée par notre prière de cette réserve dont le respect de notre liberté lie son bras paternel. Jamais il ne refusera d'écarter de votre route tout ce qui est vraiment un obstacle à son service. Comment s'y prendra-t-il ? C'est son secret. Et vous répondrez à sa bonté en redoublant d'amour... et pour le Père, qui est infiniment bon, même quand il châtie, et pour vos frères, qui attendent beaucoup de votre charité libératrice...

CAUSERIES MISSIONNAIRES

II

SCIENCE ET TECHNIQUE MISSIONNAIRE

Nous avons signalé que l'évolution des pays indigènes exigeait de plus en plus l'envoi de spécialistes, prêtres et laïcs, en pays de mission. Il nous faut aujourd'hui élargir la question et envisager la nature et le rôle de la science missionnaire — ou missiologie.

I. — *Un peu d'histoire*

Jusqu'à ces dernières années, la totalité des jeunes missionnaires se rendaient à leur poste sans formation proprement missiologique. Ils avaient fait leurs études philosophiques et théologiques

dans un séminaire et, peu après leur ordination sacerdotale, ils partaient vers l'inconnu, à la suite de la fameuse cérémonie du départ, illustrée par l'éloquence de Fénelon.

Certes, ils avaient pendant plusieurs années respiré une atmosphère missionnaire : ils avaient fait de fréquentes visites au musée où étaient vénérés les souvenirs de leurs martyrs ; ils avaient lu quelques volumes de l'histoire des missions, et médité les excellents conseils de leurs aînés ou de leurs fondateurs, par exemple ceux du Cardinal Lavigerie. Mais c'était tout. Ils n'étudiaient même pas les langues indigènes, partaient souvent sans savoir exactement où l'obéissance les fixerait, et, une fois arrivés, se formaient à leur apostolat d'une manière empirique, en imitant ce qu'ils voyaient faire autour d'eux, quitte à améliorer ces méthodes quand ils le jugeaient bon.

Au début de ce siècle, certains penseurs catholiques, angoissés de voir qu'après deux mille ans de christianisme la plus grande partie de l'humanité était encore païenne, se mirent à réfléchir sur les méthodes missionnaires, à les classer, et à les apprécier à la lumière de principes généraux tirés des diverses sciences intéressées : théologie, psychologie, histoire, sociologie, pédagogie, etc. C'était l'élaboration d'une science nouvelle, la « Missiologie ».

Pie XI, le Pape des Missions, encouragea vivement ces efforts. En 1925, à l'occasion de l'exposition missionnaire du Vatican, il disait :

« Nous vivons à une époque telle qu'il est plus manifeste que jamais que tous les héroïsmes et tous les sacrifices qui accompagnent l'action missionnaire ne suffisent pas, s'ils demeurent exclusivement empiriques. Pour pouvoir recueillir tout le fruit de l'œuvre et du sacrifice, il est nécessaire d'avoir l'aide de la science qui viendra éclairer, indiquer les routes les plus directes et suggérer les moyens les plus adaptés ».

Il en est ainsi dans la technique, poursuivait-il : les ouvriers ne font du bon travail que s'ils suivent les directives des spécialistes chargés d'améliorer les méthodes. Et il concluait : « Les Missions ne doivent, ni ne peuvent se soustraire à cette exigence de notre temps. »

Ainsi soutenus, les sociologues persévérèrent dans leur effort par la parole et par la plume.

Des Instituts missionnaires scientifiques furent fondés à Rome (l'un annexé à l'Université de la Propagande, l'autre à la Grégorienne) et dans diverses villes universitaires d'Europe et d'ailleurs. Les uns se spécialisèrent dans la théologie missionnaire, les autres dans l'histoire des religions, d'autres dans les techniques pratiques, dans la médecine, la linguistique, etc.

Pie XII (**Evangelii Præcones**), soutint le mouvement lancé par son prédécesseur. Il demande (n° 22) que les missionnaires apprennent avant leur départ tout ce qui peut leur être utile : langues, médecine, agriculture, ethnographie, histoire, géographie.

Tous ces efforts commencent à prendre corps. On voit apparaître des synthèses intéressantes, qui, sans être parfaites, laissent bien augurer de la science des Missions : tel l'ouvrage du P. Seumois, **Introduction à la missiologie.** Et les revues de haute tenue sont déjà assez nombreuses, notamment en Italie, en Suisse, en France, en Belgique, aux Etats-Unis, etc.

A vrai dire, les revues missionnaires n'ont jamais manqué : actuellement on en compte environ 70 en France, plus de 30 en Belgique, autant au Canada, 29 aux Etats-Unis (mais dont plusieurs tirent à 100.000 ou 300.000 exemplaires). Ce qui manquait jusqu'à ces dernières années dans la plupart d'entre elles, et qui leur manque encore, c'était la rigueur scientifique. Dans le but d'attirer l'attention, elles multipliaient les photographies les plus attrayantes, insistaient sur l'aspect exotique des missions, le côté dégradant, apitoyant, de la condition sociale des indigènes. Bref, elles ne présentaient pas les choses dans leur réalité totale et dans leur évolution continue. Actuellement, des publications telles que la **Nouvelle revue de science missionnaire, Rythmes du Monde, Eglise vivante,** le bulletin de l'**Aucam**, etc., ont une autre rigueur scientifique.

II. — *Difficultés*

Les progrès qui sont en train de se réaliser actuellement n'ont pas été sans rencontrer de sérieuses difficultés, qui commencent à peine de s'aplanir. Telle l'antinomie « théorique-pratique ».

Quand les vieux missionnaires blanchis sous les harnais entendaient de jeunes missiologues inexpérimentés leur faire la leçon, ils ne pouvaient maîtriser leur agacement. Lors d'une session missiologique tenue en Belgique, par exemple, un missionnaire de passage se permit de critiquer certaines vues d'un célèbre conférencier, mort ces dernières années. Vexé, celui-ci lui demanda depuis combien de temps il était en mission : « Depuis dix ans », répondit le missionnaire. « Cela ne suffit pas », répliqua l'orateur. Or lui-même n'y avait jamais mis les pieds !... Dans ces conditions les missiologues risquaient d'émettre des idées peut-être justes dans leurs principes, mais contestables dans leur application.

Ainsi, c'est un principe indiscutable que l'Eglise catholique doit s'adapter dans toute la mesure du possible aux formes de culture non occidentales : le dogme n'est pas l'apanage de la culture gréco-latine ; il doit pouvoir être accepté par un jaune ou par un noir. Mais attention ! Ce principe indiscutable exige d'être nuancé dans la pratique ! Ainsi l'élite extrême-orientale est férue de civilisation occidentale et mésestime volontiers la pensée primitive d'un Bouddha ou d'un Confucius (on sait que de nos jours cette « mésestime » est devenue, chez les communistes un dégoût et une haine farouche). Dans ces conditions, ne nous croyons pas obligés d'oublier Aristote en nous adressant à cette élite. Ayons soin, certes, de mettre en relief les éléments de sagesse éternelle contenus dans le confucianisme et le bouddhisme, et montrons comment ils s'accordent parfaitement avec le christianisme. Mais puisque les catégories aristotéliciennes sont, non pas précisément l'apanage d'un peuple, mais l'expression la plus exacte des principes de l'intelligence humaine sous quelque climat qu'elle se trouve, ne pensons pas faire preuve de chauvinisme en formant les jeunes esprits à la sagesse grecque : ce sera au contraire un acte de charité dont ils nous seront extrêmement reconnaissants. Les faits sont là pour le prouver.

De même en Afrique, tâchons de raccorder dans toute la mesure du possible le dogme et la morale catholiques aux vérités que les noirs possèdent déjà naturellement sur Dieu et les bonnes mœurs. On avait trop tendance, au XIX[e] siècle, à faire table rase de tout ce qu'on trouvait en pays de mission, et il en résultait souvent que nos chrétiens faisaient aux yeux des païens figure de déracinés. Mais par ailleurs, quand ces mêmes noirs n'ont qu'un profond dédain pour leurs coutumes ancestrales, de fait parfois très discutables, et sont enthousiasmés par la civilisation moderne, apprenons-leur à faire le départ entre ce qu'il y a de

bon et de mauvais, d'un côté comme de l'autre, et ne nous croyons pas obligés d'oublier complètement par principe que nous sommes européens. Ils nous en seront, eux aussi, reconnaissants ; et moyennant ce juste dosage, ils parviendront peu à peu (par exemple, pour commencer, dans le domaine artistique) à faire œuvre originale en même temps que foncièrement chrétienne.

D'un autre côté, le bénéfice de l'expérience vécue ne doit pas être une raison de rejeter à priori les suggestions des théoriciens. Avouons-le : à travailler sans arrêt — en mission ou ailleurs..., — on arrive vite à se scléroser. On s'habitue aux procédés les moins justifiés, et même on arrive à perdre de vue l'objectif visé. Ainsi on peut très bien, après un séjour en mission, se faire à son petit train-train coutumier, se contenter des consolations offertes par les chrétiens de vieille souche, et oublier de travailler à la conversion des païens. Autant, à l'arrivée, on était hanté par le problème de leur salut, autant ensuite on y devient peu sensible : la routine, les insuccès, la fatigue, ont peu à peu opéré un changement de perspective : on vit en pleine zone païenne comme dans un bourg fervent de Bretagne.

Il est donc salutaire dans ces conditions que des voix étrangères viennent secouer la torpeur des vieux ouvriers, et rappeler que le grand devoir des Missions est de planter l'Eglise là où elle n'est pas encore afin que les indigènes puissent se débrouiller tout seuls le plus vite possible, même si leurs premiers pas sont maladroits

III. — *Solution*

La solution idéale est un accord aussi parfait que possible entre la théorie et la pratique.

Du côté des théoriciens, il faudrait une certaine pratique. Le séjour en pays exotique, ne fût-ce que pendant quelques années, est une telle révélation que rien ne peut en tenir lieu, pas même une vaste information livresque. Les missiologues qui auraient ainsi mis la main à la pâte auraient de grandes chances d'être plus pondérés dans leurs solutions, plus modestes dans leurs jugements, plus près d'être écoutés de leurs confrères lancés dans la pratique.

Quant à ceux-ci, il leur faudrait absolument une formation missionnaire élémentaire avant leur départ en mission. Un séjour dans un Institut de missiologie leur ouvrirait des horizons, leur fournirait une quantité de solutions au choix, et ils n'auraient plus qu'à les adapter à leur milieu d'apostolat.

Enfin il serait bon que même une fois installés ils continuent de collaborer avec les missiologues en leur envoyant les résultats de leurs observations, de leurs enquêtes, de leurs efforts. Ce serait la matière sur laquelle les savants travailleraient, examinant ces faits, recherchant leurs causes, prévoyant leurs conséquences, les classant méthodiquement, et en tirant les conclusions générales valables. Ainsi serait constituée la missiologie comme science authentique, à la fois théorique et pratique.

Tout le monde gagnerait à cette collaboration. Les revues et ouvrages missiologiques s'imposeraient par leur valeur et prouveraient aux milieux intellectuels que l'apostolat missionnaire n'est pas du « romantisme ». Et les missionnaires, même après avoir reçu la formation préalable demandée par Pie XII, auraient là un stimulant précieux pour entretenir leur « habitus » scientifique, dominer les faits contingents, repenser leurs méthodes, et adapter toujours mieux aux multiples situations locales les principes immuables de la doctrine de l'Eglise.

III

URGENCE DE L'APOSTOLAT MISSIONNAIRE

Depuis la publication du volume de l'abbé Godin, **France pays de mission ?** il y a eu en France un admirable élan d'apostolat pour convertir les masses déchristianisées de nos villes et de nos campagnes. On ne peut que s'en féliciter. Mais comme toujours beaucoup sont incapables de garder un juste milieu. Sous prétexte que les païens sont à nos portes, ils refusent de s'intéresser aux païens des pays étrangers. Quand un séminariste manifeste le désir de se faire missionnaire, on le considère un peu comme un déserteur et on contrecarre sa vocation. Quand une jeune fille veut se faire religieuse et partir au loin, on lui dit souvent qu'à notre époque le vrai apostolat se fait par les laïques et au foyer.

Il serait pourtant bien simple de s'intéresser à la fois aux païens de chez nous et à ceux d'outre-mer ! L'un n'empêche pas l'autre ! Et pour rétablir dans l'esprit de certains une juste vue des choses, il suffira peut-être de comparer la situation religieuse dans les pays chrétiens et dans les territoires de mission.

* *

COMPARAISON DU NOMBRE DES FIDELES.

Les chiffres sont approximatifs. En gros, disons qu'il y a sur terre près de deux milliards et demi d'êtres humains.

Or sur ce nombre, il y a plus d'un milliard et demi de païens.

« Numériquement, la vérité brutale est qu'il y a plus de païens aujourd'hui qu'il n'y en avait lors de la mort du Christ, et leur nombre est en progression croissante » *(Pour faire aimer les missions,* t. I, p. 15).

En effet, la population du globe augmente chaque année de 20 à 30 millions d'habitants. Et la plupart d'entre eux sont païens : 4 millions seulement naissent dans des familles catholiques ou se convertissent à la vraie religion. Donc, plus les années s'écoulent, plus l'Eglise recule numériquement, et dans une proportion énorme.

Cela vient surtout de ce que les pays d'Extrême-Orient sont très prolifiques, eux qui sont tous en très grande majorité païens. Ainsi on n'enregistre actuellement que 4 millions de naissances en Europe contre une vingtaine peut-être en Orient.

Sans doute il ne faudrait pas juger de l'influence de l'Eglise uniquement d'après des statistiques de ce genre : elle rayonne autrement que par la seule administration du baptême. Toutefois, qui donc pourrait demeurer insensible à la détresse de tant d'âmes qui ignorent la vérité ? On a calculé que « par jour il meurt 80.000 hommes qui n'ont jamais entendu parler de l'Eglise catholique » (ib., p. 12).

* *

COMPARAISON DES EFFECTIFS MISSIONNAIRES.

Il y a des païens à nos portes. C'est entendu. Mais voyons combien plus grande est la détresse des païens des pays de mission :

En pays chrétien, 400 millions environ de catholiques ont à leur service 350.000 prêtres et 800.000 religieuses.

Par contre la masse des païens n'a que 26.000

prêtres (dont 11.000 indigènes) et 60.000 religieuses (dont 37.000 indigènes).

Proportion :

En gros, disons qu'il y a « en moyenne un prêtre missionnaire pour 1.000 chrétiens et 65.350 païens » ! (p. 18).

Précisons davantage :

En Afrique il y a un prêtre pour 1.500 fidèles et 45.000 âmes.

En Asie, il y a un prêtre pour 750 fidèles et 120.000 âmes.

« Au Japon, un pour 200.000 et dans certains coins de l'Inde, un pour près d'un million » !!! *(ib.)*.

« Et il ne faut pas oublier que cette petite phalange de missionnaires voit 90 % de ses effectifs absorbés par les soins dûs aux convertis ».

D'autant plus qu'en pays de mission, les catholiques sont fervents et à peu près tous pratiquants. Les veilles de fêtes, le missionnaire a souvent plusieurs centaines de confessions à entendre. Parfois les pénitents, surtout en Afrique, font trente ou quarante kilomètres pour rejoindre leur missionnaire, et il leur arrive de repartir sans avoir pu se confesser ni communier, le prêtre étant écrasé de travail !

Des missionnaires voient venir à eux des païens bien disposés leur demandant le baptême. Ils refusent, parce qu'ils sont dans l'impossibilité matérielle de s'occuper sérieusement de nouveaux néophytes.

Ou bien — c'est ce qui se passe par exemple en Corée — ils ne peuvent que donner des brochures insuffisantes, et beaucoup de ces indigènes, déçus et incapables de comprendre le catholicisme par leurs propres moyens, se font communistes ou protestants.

Au Japon, les Trappes refusent chaque année des centaines de postulants et postulantes, faute de place. Il faudrait de nouvelles fondations.

Il y a pourtant dans ce pays une floraison admirable de vocations : on y compte un prêtre indigène sur 100 hommes baptisés, 6 religieuses sur 100 femmes catholiques. C'est la plus belle proportion du monde. Mais cela ne suffit pas pour satisfaire les immenses besoins de ce pays travaillé par la grâce : beaucoup de païens qui voudraient se faire instruire ne le peuvent pas, faute d'ouvriers évangéliques.

De même, en Corée, on cite des prouesses peu communes pour suppléer au petit nombre d'apôtres : telle religieuse coréenne à elle seule a fait baptiser en 3 mois 900 personnes ! Dans le seul diocèse de Taegu, en 1952, 10.000 adultes ont été baptisés. Mais, encore une fois, c'est peu en comparaison de ce qui se passerait si les prêtres et les religieux étaient plus nombreux.

Encore un fait, mais on n'en finirait pas : l'évêque du Ruanda disait dernièrement que, voilà deux ans, 340 enfants se sont présentés au petit séminaire. Il n'a pu en accepter que 60, faute de bâtiments et de professeurs.

Ces faits puisés à bonne source (notamment dans la revue missionnaire **Rythmes du Monde**) parlent d'eux-mêmes. Qui donc en face d'une pareille détresse, oserait se réfugier derrière le slogan « France pays de Mission » pour refuser de voler au secours des vrais pays de Mission dans dans toute la mesure de ses forces ?

* *

Et notez un autre élément de comparaison, toujours en faveur de ceux-ci : ce sont les CONDITIONS DE TRAVAIL APOSTOLIQUE souvent très pénibles dans lesquelles se débattent missionnaires et religieuses : climat débilitant, difficultés linguistiques, dispersion dans d'immenses territoires, parfois plus vastes que la France, nécessité d'adapter les méthodes apostoliques aux divers milieux, etc. Et vous conclurez que, toutes choses égales d'ailleurs, un « païen » de nos banlieues les plus rouges a beaucoup moins de difficultés qu'un païen des Missions pour prendre contact avec les représentants de la religion catholique.

En France, un homme de bonne volonté peut assez facilement faire connaître l'Eglise : dans certaines régions éloignées, des millions d'hommes ne savent même pas que Jésus-Christ existe.

Et demain, dans certains pays, il sera trop tard.

Vous savez combien il est difficile, souvent même impossible, de convertir les musulmans. Or l'Islamisme gagne de plus en plus de terrain. En Afrique, par exemple, les noirs qui ne se convertiront pas au catholicisme seront tôt ou tard les adeptes du communisme ou de **l'islamisme**.

Aussi Mgr Lefebvre, Délégué Apostolique de Dakar, écrivait-il récemment :

« Beaucoup de catéchistes, des subsides pour les former et les entretenir, c'est bien là une des nécessités les plus urgentes de l'A. O. F. ! Si on ne peut le faire en ces années qui viennent, ensuite il sera trop tard !... C'est dans les années prochaines que se décidera le choix de nombreuses tribus encore peu évangélisées : pour l'Eglise ou pour l'Islam ».

Quant au **communisme**, chacun sait combien il progresse là où il ne rencontre pas un catholicisme solide et éclairé. Mais on ignore trop avec quelle fourberie et quel acharnement il travaille à tromper les âmes. Voilà quelque temps les journaux ont signalé que de faux prêtres et de faux pasteurs, qui n'étaient autres que des communistes déguisés, avaient essayé de tromper les fidèles en Allemagne. Or les chefs communistes n'ont garde d'oublier les pays de mission. Et ils ont recours aux mêmes procédés pour séduire les indigènes. C'est ainsi qu'à Prague il y a un « Séminaire » rouge où sont formés un fort groupe de noirs (ils étaient 113 l'an dernier) selon les principes du matérialisme marxiste. Au moment voulu ces jeunes gens, dûment instruits du catholicisme et du protestantisme, se métamorphoseront en faux prêtres et en faux pasteurs. Ou tout simplement, si les circonstances le permettent, ils profiteront du succès pour prendre la tête du mouvement révolutionnaire dans leur pays.

Les chefs du parti, en effet, ont constaté que bon nombre de noirs se disaient communistes tant qu'ils étaient dans l'opposition et qu'une fois parvenus, ils se débarrassaient des contraintes qu'on voulait leur imposer. Pour remédier à ce piteux échec, ils ont soin de former des « durs » qui ne trahiront pas.

* *

Ces quelques faits suffisent à démontrer l'urgence de l'apostolat missionnaire. La transformation rapide du monde, aussi bien en Orient qu'en Afrique, ne peut laisser personne indifférent. Dans une ou deux générations, l'Inde sera au tout premier rang des Puissances du monde au point de vue industriel et économique. La Chine est, on le sait, profondément malaxée par une poigne de fer. Le « péril jaune » n'est plus une chimère : l'Europe catholique risque d'être prochainement submergée par le flot communiste déferlant de Chine, de Russie et d'ailleurs. Devant ce danger il n'est pas permis de nous borner à nos intérêts personnels et locaux. Il faut voir aussi grand que le monde.

IV

AU SECOURS DES MISSIONS

La conclusion de notre dernière causerie nous aide à comprendre cet avertissement d'une revue missionnaire (**Rythmes du Monde,** 1953, I, p. 4) :

« Le temps n'est plus où vous pouviez abandonner à quelques missions lointaines le soin de s'occuper des hommes qui ne pensent pas comme vous. Actuellement, ces hommes, vous les rencontrez partout : le Japon et le Brésil, l'URSS et l'Australie sont à votre porte ».

Aussi, plus que jamais, les catholiques ont-ils le devoir de s'intéresser aux missions.

A vrai dire, ce devoir a toujours existé. Il n'est pas possible d'être bon catholique et de se désintéresser du salut des hommes. Ainsi que le dit le P. de Lubac :

« L'Eglise, par sa nature, est essentiellement missionnaire et *les missions* ne sont que le premier moyen d'accomplir *sa mission* ».

C'est ce qui explique l'insistance des papes contemporains, notamment Benoît XV, Pie XI et Pie XII. Ils insistent sur l'obligation qui s'impose à chaque catholique de travailler pour les missions. C'est pour chacun UN DEVOIR proprement dit, et non pas une bonne œuvre facultative .

« L'aide aux missions est un devoir grave qui urge selon les possibilités de chacun... A ce devoir, aucun fidèle ne peut se dérober » (Pie XI).

C'est pour les fidèles un « devoir sacré... une de leurs plus importantes obligations » (Benoît XV).

Indiquons brièvement de quelle manière chacun, à tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, peut ou doit collaborer aux missions.

I. — *Rôle des évêques*

Dans **Maximum illud,** Benoît XV, s'adressant aux évêques, s'efforçait de convaincre les évêques de la nécessité de laisser partir en pays de mission ceux de leurs prêtres et de leurs fidèles qui en avaient la vocation. On a fait remarquer que Pie XI ne se contente pas d'exhorter : il commande.

« C'est à vous que nous lançons notre appel comme un cri. *Nous* voulons que vous Nous apportiez votre aide. Si jamais, en quelque autre chose, il vous fut convenable et obligatoire de Nous la donner, dans celle-ci votre devoir pastoral *vous interdit* de Nous l'apporter autrement que sans repos comme sans retard » *(Rerum Ecclesiæ)*.

On ne peut être plus net ni plus exigeant.

L'objection est connue : le manque de vocations, même au service du diocèse.

Benoît XV la réfute :

« Ne pensez pas qu'en autorisant des sujets à partir pour les missions étrangères vous portiez préjudice à votre diocèse : pour un prêtre que vous aurez donné aux missions lointaines, Dieu suscitera autour de vous plusieurs autres ouvriers actifs dans votre diocèse... Ne vous laissez arrêter ni par le petit nombre de vos clercs, ni par les nécessités de votre diocèse ; qu'aucune considération ne vous décourage... »

Pie XI répète les mêmes paroles presque textuellement dans son encyclique. Et une fois que l'évêque de Liège lui disait qu'il attribuait le grand nombre de vocations sacerdotales dans son diocèse au fait qu'il encourageait beaucoup les Missions :

« Ah ! s'écria-t-il, si l'on avait la foi ! Je le dis et je le répète, et on ne me croit pas ! »

Une bonne organisation des Œuvres pontificales missionnaires contribue beaucoup à trouver des subsides. Ainsi, en 1952, le seul diocèse de Bruges a fourni à ces Œuvres 42 millions.

II. — *Rôle des Ordres religieux*

On constate dans les Ordres religieux la même chose que dans les diocèses : ce sont souvent ceux qui prennent le plus à cœur le travail des Missions qui se recrutent le plus.

Beaucoup d'entre eux, Ordres d'hommes, Ordres ou Congrégations de femmes, font preuve d'un zèle admirable. Récemment des religieuses du Carmel Apostolique s'étaient proposées pour accepter une fondation en pays de Mission. On leur donne à choisir entre deux postes : « Nous prenons les deux », répondent-elles.

Mais d'autres Instituts sont moins enthousiastes, sous prétexte qu'ils manquent de vocations... Comme si le moyen d'en attirer n'était pas de fonder en Missions ! Ainsi il y a plus de 600 Maisons-Mères de Congrégations de religieuses en France. Or toutes, semble-t-il, ne collaborent pas au maximum à la conversion des païens.

Il y a du travail pour toutes les Congrégations, masculines et féminines, actives et contemplatives. On a trop longtemps négligé la fondation de **couvents de contemplatifs.** Les Orientaux sont beaucoup plus contemplatifs que les Occidentaux : Si on avait plus vite satisfait cette tendance de l'âme orientale, l'Eglise aurait sûrement fait plus de progrès ; les monastères sont des oasis qui, non seulement sanctifient ceux et celles qui y habitent, mais qui attirent les âmes des fidèles et de ceux qui cherchent la vérité. Trappistes, Bénédictins, Bénédictines, Carmélites, etc., se multiplient depuis quelque temps en Orient pour le plus grand bien de la religion. Tout récemment le Vicaire Apostolique de Kontum au Viet-Nam faisait venir dans sa région sauvage cinq Bénédictines missionnaires de Vanves.

Le Saint-Siège tient à cette forme d'apostolat. Une fois Pie XII recevait un Vicaire Apostolique d'Orient qui lui exposait la situation désespérée de son territoire : il manquait de missionnaires, et il demandait si les religieux contemplatifs, relativement très nombreux, soumis à sa juridiction, pourraient être députés à l'apostolat. Pie XII s'y opposa, malgré les instances de l'évêque, et assura que les religieux feraient beaucoup plus de bien dans leur couvent, par la prière et le sacrifice, que par la prédication et les œuvres.

Il va sans dire que les **Ordres actifs** sont aussi tout indiqués. Non seulement les religieux-prêtres, mais aussi les religieux **convers,** les Frères coadjuteurs, qui par leurs travaux manuels, en même temps que leurs leçons de catéchisme, peuvent faire un bien immense. Combien de jeunes gens de France ont une réelle vocation religieuse et missionnaire, et n'osent pas en parler parce qu'ils n'ont pas fait d'études suffisantes pour être prêtres ! Ils s'imaginent qu'il y a là un obstacle infranchissable à leur vocation, parce qu'ils ignorent l'existence et la grandeur de la vocation du Frère coadjuteur.

Les **congrégations actives de femmes** ont un rôle parfois irremplaçable, notamment dans les contrées pénétrées par l'Islam, et où la femme musulmane échappe complètement à l'influence du missionnaire:

III. — *Rôle des fidèles*

I. — ACTION DIRECTE EN PAYS DE MISSIONS.